

RESTAURER LA CONFIANCE

par Claude **DEBRU**

Restaurer la confiance dans une société de défiance généralisée ? Vaste programme aurait dit en son temps qui vous savez. Comment échapper à la guerre de tous contre tous, au conflit inévitable entre des intérêts divergents qui se sont renforcés, chacun de son côté, à la faveur du développement économique et de la croissance de la complexité sociale créant de nouvelles niches et activités ? Cette croissance de la complexité fait que tout interagit avec tout et qu'une petite cause localement peut avoir des effets peu prévisibles ailleurs, ce qui affecte le succès de l'action publique. Ces problèmes paraissent insolubles dans une société qui a énormément de mal à pratiquer le compromis, et qui en conséquence a tendance à ne plus cultiver que des rapports de force. Par ailleurs il y a déjà eu de très nombreux commentaires sur le thème science et confiance. Cependant l'intérêt particulier de la séance d'aujourd'hui se trouve dans le fait de reprendre, dans le contexte des recherches sur la reproduction animale qui se renouvellent beaucoup, des réflexions éthiques qui ont été développées dans le passé à l'occasion de chaque innovation technologique (le clonage, par exemple). Cela est nécessaire pour un domaine de plus en plus sensible et même hypersensible, avec l'apparition de nouvelles biotechnologies ainsi que de nouvelles sensibilités. Je vous propose donc d'abord une analyse généraliste et abstraite de la confiance, de la défiance, et de la méfiance, avant d'examiner comment circonvenir la défiance, d'analyser les enjeux des controverses actuelles, et d'énumérer pour finir un certain nombre de lignes directrices pour l'action publique, qui d'ailleurs sont déjà largement pratiquées. Je ne dirai rien d'original, ce sera plutôt une synthèse. Avec la confiance que la recherche ouvrira des voies de progrès.

I – Confiance, défiance, méfiance

Émile Littré a proposé la distinction suivante entre méfiance (on ne fait pas du tout confiance) et défiance (on ne fait confiance qu'avec précaution). Le défiant craint d'être trompé, le méfiant croit qu'il sera trompé. L'auteur fondamental en la matière reste le sociologue Niklas Luhmann, avec sa célèbre théorie de la confiance comme mécanisme de réduction de la complexité sociale. Il établit une asymétrie plutôt qu'une gradation entre confiance et défiance. La confiance est vue comme l'attente positive d'une conduite bénéfique du partenaire. La défiance est vue comme l'attente positive d'une action nuisible de la part du partenaire. La défiance est nourrie par des sentiments de peur, de soupçon (rien de plus facile à faire naître), ou par l'évidence d'une conduite cynique. Une importante observation est que la rupture de confiance se produit lorsque l'un des partenaires d'un contrat a le sentiment d'avoir été trompé.

Certaines études sur les relations d'affaires, le commerce par internet dans le cas du livre et de l'habillement, concernent la défiance (1). Des cognitivistes ont remarqué que la défiance joue un rôle plus important que la confiance dans les décisions des consommateurs. En outre, il a été également remarqué que des informations négatives ont plus de pénétrance dans l'esprit, de crédibilité et de poids dans les décisions que des informations à tonalité positive.

Pour évaluer le poids relatif de la confiance et de la défiance dans les décisions, il convient de prendre en compte deux paramètres, la compétence et la bienveillance. La défiance l'emporte quand les attentes concernant à la fois la compétence et la bienveillance d'un partenaire sont violées. La confiance l'emporte du fait de la bienveillance qui est un facteur positif fort de construction de la confiance. Il y a une force intrinsèque de la bienveillance dans la relation intersubjective.

Second paramètre, la compétence. La compétence est un facteur d'évitement de la défiance. En effet, l'incompétence suscite la défiance, plus que la compétence ne suscite la confiance. Dans cette dynamique complexe, c'est la défiance qui l'emporte sur la confiance, ce qui a pour seul effet que la reconnaissance de la compétence ne fait que réduire la défiance. Cette psychologie un peu abstruse dans son côté mécaniste peut être résumée de la manière suivante : « la bienveillance (dimension motivationnelle) entretient la confiance alors que la compétence (dimension instrumentale) réduit la défiance » (Cho, 2006, 32-33). Tout cela repose sur des mesures.

Cela dit, et c'est plutôt encourageant, l'idée que la défiance l'emporte sur la confiance dans les intentions d'achat par exemple, n'a pas de valeur générale. La confiance positive, plus que l'absence de défiance, est un élément central dans la conduite du consommateur. Il s'ensuit que la défiance ne l'emporte pas nécessairement sur la confiance dans la décision. Deux conséquences : 1- une décision reposant sur un niveau élevé de confiance n'est pas nécessairement suscitée par une réduction de la défiance : il s'agit bien plutôt d'une adhésion positive, reposant parfois sur des arguments non rationnels ; 2- les conséquences négatives d'un niveau élevé de défiance ne sont pas nécessairement réparables par des efforts pour améliorer la confiance (ibid., p. 33).

En conclusion de ces études : 1- la confiance est un élément central d'une décision positive, reposant largement sur la bienveillance ; 2- la défiance une fois installée est difficilement réparable. Ces conclusions sont d'une grande vraisemblance, et concordent avec une philosophie largement partagée.

Je souhaite maintenant commenter la méfiance proprement dite. Le sociologue Sébastien Schehr (2) a présenté un certain nombre d'études de cas concernant la méfiance (le fait de ne pas avoir de confiance du tout), tendant à montrer que la méfiance permet l'ajustement à certaines situations sociales et qu'elle ne peut être définie simplement comme le négatif de la confiance. La méfiance n'est pas intrinsèquement délétère. Elle prospère dans les situations de forte incertitude sur ce qui se passe et sur ce qui risque de se produire, et donc où l'incertitude constitue une

donnée intrinsèque de l'action. La méfiance a des aspects positifs et négatifs : dans les situations de grand danger elle suscite l'hypervigilance en vue de la protection de l'individu ; cependant, elle fragilise le lien social et peut paradoxalement entretenir la domination d'un groupe sur l'ensemble de la société.

II - Reconstruire la confiance

Toute une littérature s'est récemment développée sur le thème de la restauration de la confiance, avec la vogue du conseil. On peut y trouver des listes d'actions à mettre en pratique pour reconstruire la confiance après un conflit : s'assurer que tous les points ont été traités (c'est le domaine cognitif); faire le pari de la confiance ; faire preuve de bienveillance ; accepter d'être blessé ; mettre un terme aux non-dits ; reconnaître les compétences de l'autre ; retrouver l'objectif de la relation. Un élément dominant sous-jacent à cette liste, et philosophiquement très significatif, est la temporalité, à savoir le fait d'ouvrir des perspectives pour dépasser le conflit. Autre élément tout aussi important, la transparence.

III - Contrôle de la reproduction animale et sociologie des attitudes en rapport

Comment articuler ces généralités quelque peu stratosphériques sur les thèmes d'aujourd'hui concernant les productions animales et les conflits divers qui les entourent? On est bien obligé de constater que des obstacles nouveaux ont surgi non seulement sur l'application des progrès des connaissances mais sur le développement de la recherche elle-même, cela dans des domaines où la frontière entre recherche fondamentale et appliquée est extrêmement poreuse et où même cette distinction n'a guère de sens. D'ailleurs, ce va-et-vient entre le fondamental et l'appliqué garantit la solidité (on dirait aujourd'hui la robustesse) des connaissances. Dans cette affaire d'obstacles nouveaux, la peur de l'inconnu (variété de la peur en général, sentiment de base), est un facteur important de conservatisme, et un obstacle non négligeable à la mise en jeu de la recherche scientifique. On peut évoquer ici le fameux appel du Pape Jean-Paul II, N'ayez pas peur ! On en connaît les vastes conséquences.

Si nous nous concentrons sur l'aspect biotechnologique largement discuté depuis des décennies, mais où des innovations de rupture sont récemment apparues avec les « ciseaux moléculaires », nous pouvons mentionner dans le domaine du contrôle de la reproduction les données recueillies dans une fiche de l'Encyclopédie rédigée par Marc-Antoine Driancourt (3) sur diverses modalités pharmacologiques de ce contrôle et sur certaines interrogations éthiques concernant les modalités de prélèvement in vivo de ces hormones (ce qui révèle une sensibilité croissante d'une partie du public à ces pratiques). Tout à la fin de ces analyses apparaît une manière de contourner cet obstacle portant sur les modalités du prélèvement, et cela grâce à l'utilisation de l'hormone gonadotrope eCG ou gonadotrophine chorionique équine sous forme recombinante, ce qui commence à être le cas en Amérique du sud. Il est clair que des progrès technologiques sont susceptibles de dépasser de nouveaux obstacles éthiques.

Tout cela nous amène à utiliser des travaux sociologiques sur les diverses dimensions des controverses et sur les diverses positions typiques du public face aux problèmes

actuels de l'élevage. Une fiche de l'Encyclopédie de l'Académie rédigée par Elsa Delanoue (4) est extrêmement utile tout comme la précédente.

La controverse est suscitée par l'incertitude. C'est aussi un facteur d'évolution tant des connaissances que des pratiques. Il convient pour les protagonistes à la fois de réduire l'incertitude et de gagner la confiance. Nous avons déjà vu que le cognitif et l'émotionnel ne se recouvrent pas. Gagner la confiance plutôt que susciter le simple doute ou, dans le pire des cas, susciter la méfiance, est essentiel dans ces matières. L'auteure note que les incertitudes suscitées actuellement par l'élevage sont nombreuses : impact environnemental, condition animale, risque sanitaire, organisation économique et sociale. Elle remarque que « la complexité de la controverse autour de l'élevage vient notamment du fait que ces incertitudes n'appartiennent pas toutes au même registre : certaines sont d'ordre scientifique et technique (comme les émissions de gaz à effet de serre par exemple, ou l'utilisation d'antibiotiques), d'autres sont plutôt d'ordre éthique et moral (comme les questions autour du traitement et du statut des animaux) » (op. cit., p. 2) Si les questions scientifiques et techniques appellent des réponses techniques fondées sur de nouvelles recherches selon un processus bien connu, la mise en œuvre dans les réglementations pose des problèmes particuliers, typiquement par exemple des problèmes de fixation de seuils. Quant aux questions éthiques, selon le diagnostic de l'auteure que je cite : « Au regard des récentes évolutions du statut de l'animal, les incertitudes sur la condition animale semblent vouées à perdurer. Aussi les débats sur la question vont très probablement gagner en importance sur la scène publique » (ibid., p. 2).

Hétérogénéité des incertitudes, hétérogénéité des attitudes entre acteurs des controverses ; hétérogénéité dans un monde agricole lui-même divisé entre intérêts divergents très difficiles à concilier (comment concilier l'inconciliable ? comment aménager la coexistence entre les uns et les autres ?) ; hétérogénéité dans le monde des associations environnementales où plusieurs types d'attitudes éthiques vis-à-vis du statut de l'animal par rapport à l'homme sont observables, les irréductibles prônant l'arrêt pur et simple de l'élevage, ce qui est tout à fait déraisonnable, mais ils ont une influence croissante. Une intéressante classification des attitudes face à la consommation des produits animaux résulte d'études de sociologie. On distingue entre : les progressistes (en majorité, 51%), les alternatifs (24%), les compétiteurs (10%), les sans avis (2%), les abolitionnistes (3%), avec 10% échappant à une classification discontinue. Les progressistes suscitent l'intérêt, par leur attente d'améliorations. Les alternatifs sont plus radicaux dans leur critique de l'industrialisation de l'agriculture. Les compétiteurs souhaitent une agriculture française économiquement plus performante, intensive, et compétitive sur les marchés mondiaux. En général, une majorité du public demande que les animaux soient élevés en plein air et que les modes d'élevage soient indiqués (ce qui est déjà largement le cas). Enfin, l'auteure manifeste le souci de favoriser les évolutions en évitant les ruptures.

Cela suscite un commentaire d'observation banale. Toute position extrémiste engendrant l'extrême opposé, il convient de se garder d'entrer dans ce jeu politico-

rhétorique. L'« ascension aux extrêmes » est toujours particulièrement dangereuse. Comment gérer les contradictions entre intérêts divergents? Les dépasser? En « laissant le temps au temps », comme aurait dit certain, ce qui a l'inconvénient de nous mettre en retard dans la course? Ou bien en se projetant dans le futur, en développant la science dans l'espoir qu'elle peut apporter des solutions innovantes face aux contradictions? Cela a été déjà exprimé très souvent, y compris ici – même.

IV - Lignes directrices pour une politique publique

Quels principes pour une politique publique dans un monde très évolutif? Je proposerai quelques remarques éparses, même si cela n'est pas de mon ressort dans le format de cette séance.

1 - L'éducation, si souvent invoquée, est absolument essentielle mais tout à fait insuffisante car souvent pénétrée d'idéologie, d'esprit de critique ce qui est paralysant et fort différent de l'esprit critique proprement dit. Il s'agit ici de l'enseignement général, non exactement de l'enseignement agricole. L'éducation : position rebattue, on n'en voit guère les effets, sinon dans une toute petite couche de la population, celle la plus instruite, qui fréquente l'enseignement supérieur. Ailleurs, cela serait plutôt l'inverse. On observe en général une grande sensibilité aux slogans de toute sorte, au moins dans certains degrés de l'éducation, pénétrée d'idéologie depuis des lustres et par sa vocation d'entraîner le progrès.

2 - Accélérer le progrès scientifique en rapprochant le fondamental et l'appliqué est une évidente nécessité pour remédier aux insuffisances de l'éducation, mal couplée avec la recherche. Il est très difficile de faire pénétrer l'esprit de recherche dans l'éducation. À cela doit s'ajouter une transmission efficace de ces progrès de la recherche auprès du public. Dans notre société, l'expérience prouve que cette transmission n'est efficace qu'en utilisant des techniques de communication éprouvées, elles-mêmes largement utilisées par de nombreux acteurs médiatiques qui les maîtrisent parfaitement. C'est peut-être là que le bât blesse aussi, malgré les efforts considérables déployés dans les Académies. Il faut une meilleure stratégie de communication.

3 - Montrer la solidité du progrès scientifique, ce qui n'est pas acquis dans une société de défiance. Développer la transparence épistémologique. À cet égard, il est possible de rappeler le titre d'un ouvrage du philosophe Gaston Bachelard, *L'engagement rationaliste*, recueil de textes publié à titre posthume en 1972 avec une préface de Georges Canguilhem (5). Il y a là tout un programme que diverses institutions s'attachent à promouvoir. Il faut un engagement rationaliste beaucoup plus fort dans les médias, qui jouent eux-mêmes leurs propres jeux en opérant des choix le plus souvent biaisés et en jouant sur les instincts, les émotions, et en utilisant des termes toujours connotés pour plaire en induisant un sentiment négatif. Il faut un engagement des scientifiques beaucoup plus fort pour conquérir les médias.

4 - Assumer la transparence en montrant la multiplicité des procédures de preuve mises en œuvre dans les sciences et assurant la robustesse des résultats. C'est le versant épistémologique, parfois ignoré dans la recherche elle-même, ce qui en

affaiblit la crédibilité. Une règle aussi fondamentale que la nécessité de la contre-épreuve n'est pas toujours observée. Dans cet ordre d'idées également, il y a actuellement une réflexion importante sur l'intégration des résultats négatifs et sur la reproductibilité des résultats. Croiser les connaissances est également devenu un impératif reconnu pour assurer cette robustesse fondée sur une véritable interdisciplinarité, laquelle est cultivée avec succès par les meilleurs scientifiques.

5 – Pour finir : introduire les sciences humaines et sociales dans les questions de technique et de pratique, c'est ce qui se fait depuis des années ici même, nul besoin d'insister, et l'intéressante fiche de sociologie concernant les controverses que j'ai utilisée témoigne très bien de l'utilité de cette approche.

Je remercie Eric Palmer pour m'avoir transmis un dossier fourni sur ces questions. J'ai tout à fait conscience de n'avoir rien dit d'original dans le registre du rationalisme des Lumières, qui nous enjoint d'éclairer d'abord. Comme l'a écrit le philosophe Gaston Bachelard (6) : « Rationaliste, nous essayons de le devenir » (op. cit., p. 10).

Références :

- (1) Tinsook Cho, « The mechanism of trust and distrust formation and their relational outcomes », *Journal of retailing*, 82 (1-2006) 25-35.
- (2) Sébastien Schehr, « L'expérience ordinaire de la méfiance », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 31 (2016) 151-167.
- (3) Marc-Antoine Driancourt, « Possibilités et limites des techniques de maîtrise de la reproduction chez les mammifères d'élevage », Académie d'Agriculture de France, *Encyclopédie, Fiche Questions sur...* n° 03.02.Q05, février 2023.
- (4) Elsa Delanoue, « L'élevage face aux grands défis sociétaux : une controverse ? », Académie d'Agriculture de France, *Encyclopédie, Fiche Questions sur...* n° 03.11.Q01, octobre 2021.
- (5) Gaston Bachelard, *L'engagement rationaliste*, Préface de Georges Canguilhem, Paris, Presses universitaires de France, 1972.
- (6) Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, Paris, José Corti, 1941.